HOMMAGE
A M. LE MARQUIS
DE LA FAYETTE.

HOMMAGE
A M. LE MARQUIS
DE LA FAYETTE,

OU

LE RECRUTEUR PATRIOTE,

Aux Citoyens Soldats de la Garde Nationale Parisienne.

Par un Fusilier du District des Mathurins.

Eh quoi ! de nos bandes
J'entends les tambours;
Gloire, tu commandes,
Adieu mes amours.

CHERS camarades, une grande révolution vient de s'opérer. Nous en avons été les témoins & les acteurs. La conquête de la patrie & de notre Roi, voilà le prix de nos travaux. Déjà Paris, le théâtre de la volupté, le centre

du luxe se trouve changé en un camp, en asyle du patriotisme, & l'habitant de la capitale que l'on se plaisoit à peindre sybarite indolent, condamné à languir au sein de la mollesse à l'ombre des plaisirs, vient tout-à-coup de donner à la France étonnée l'exemple d'une bravoure non équivoque; & moissonnant au milieu des plus grands dangers le laurier de la victoire, se montrer digne de nos valeureux ancêtres. L'oreille du Parisien est déjà toute accoutumée au bruit des instrumens guerriers, ses mains au maniement des armes, & son œil ne contemple plus avec effroi l'appareil martial qui s'offre de tous côtés, & à chaque pas. Un grand nombre de citoyens est revêtu de l'habit patriotique, & le petit maître même, en paroissant avec la cocarde dont l'objet de ses amours a paré son chapeau, est sûr de plaire davantage.

Cette révolution est-elle l'effet du génie national, ami du changement? Doit-elle fixer notre inconstance & convaincre d'injustice ceux qui nous en accusent, comme nous avons confondu ceux qui nous taxoient de lâcheté? Tel est le problême que le calculateur politique n'ose résoudre encore, & cette nation voisine, notre rivale, en applaudissant à nos efforts vers la liberté, suspend aujourd'hui son jugement sur notre caractère.

» Le François, disoit dernièrement M. le
» Marquis de la Fayette, est tout de feu pour
» les nouveautés. J'ai toujous entendu dire
» qu'il se refroidissoit bientôt, mais il n'en sera
» pas de même dans cette occasion, ajoutoit-
» il ; je l'espère ».

Notre commandant n'a point désespéré ; l'europe entèire a les yeux fixés sur nous. O mes amis ! Tromperions-nous l'espoir de ce commandant si digne de notre reconnoissance, & l'attente de l'europe entière ? Abandonnerions nous cette cocarde dont s'honore notre bon roi lui-même, & qui relève les graces de son auguste épouse ? Ce symbole de la liberté deviendroit en quelques jours indifférent à nos yeux. Non, mes camarades, non. Vous ne serez pas infidèles à votre serment ; vousne laisserez pas notre général sans armée. La loyauté de vos sentimens, votre attachement à la personne de notre commandant, votre amour pour la liberté en sont de sûrs-garans. Les ennemis publics n'oseront plus ridiculariser sans provoquer de nouveau la vengeance de la nation.

Mais quoi ! un vide dans nos légions semble nous accuser d'inconséquence, d'injustice envers la patrie, d'aveuglement sur notre propre

ſort ; tous dans le moment du péril avoient formé la résolution de ſervir la patrie ; un grand nombre n'a point ſuivi la première impulſion de ſon cœur, & dans une ville de près d'un million d'habitans, notre général n'a point encore vu ſous ſes ordres les vingt-quatre mille ſoldats que ſon expérience & ſon habileté dans l'art de la guerre, ſont jugé néceſſaires pour la sûreté de la capitale. Le Pariſien n'eſt-il donc brave que dans le danger imminent? Se ſent-il incapable de ſupporter le poids de la fatigue pendant pluſieurs jours? Ou la ſaiſon, les circonſtances, l'émigration d'un grand nombre de François en ſeroient-ils la cauſe? Je le demande : j'interpelle les citoyens non enrôlés ; *mes moyens*, me répondent-ils, *ne me permettent pas de faire la dépenſe d'habit*, *ni mes affaires celle de mon temps* (1). Tant de faſte & ſi peu de moyens, tant de temps aux ſpectacles, aux parties de plaiſir, & quelques

(1) *Nota*. Aux termes du Reglement de M. le marquis de la Fayette, le ſoldat citoyen ne monteroit ſa garde que les huit ou 10 jours dans un an, ſi le nombre requis étoit complet.

La dépenſe de l'habit eſt peu conſidérable, la ville ſe chargeant du fourniment.

jours pour la patrie, dans le cours de l'année, ſont une perte de temps irréparable. Le voilà donc ce patriotiſme dont le nom retentit aujourd'hui dans tous nos diſtricts.

Quelques-uns, il eſt vrai, prendroient ſur leur néceſſaire pour pourvoir à ces dépenſes ; mais un grand nombre auſſi, n'en doutons pas, peut y ſatisfaire ſans préjudicier aux intérêts de leur fortune.

Ils meublent chaque jour leur garderobe d'habits ſomptueux, ils en changent au gré de la mode & de leur maîtreſſe, & ils ne peuvent faire emplette de l'habit du ſoldat citoyen. Les caprices d'une maîtreſſe, peut-on leur dire, ont donc plus d'empire ſur votre cœur que les ordres de la patrie ? Galant aſſidu auprès des belles, avez-vous oublié que cet aimable ſexe, aime toujours à couronner le vainqueur, & que

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers ?

Homme de la bonne ſociété, vous vous piquez de ſuivre la mode. Et cet habit national eſt aujourd'hui l'habit à la mode ; pourquoi donc ne pas vous y conformer, lorſqu'une fois enfin elle doit tourner au profit de la patrie?

Ces raisonnemens, je le vois, vous trouvent inflexible, & s'émoussent contre l'égoïsme qui vous captive encore. Eh bien ! au nom de votre propre intérêt, écoutez ce que l'amour de mon pays m'inspire en ce moment.

Nous sommes en guerre, citoyens, vous n'en pouvez douter ; la guerre est ici d'autant plus dangereuse qu'elle est sourde ; la ruse, la perfidie, la trahison paroissent avoir ourdi sous les mains de nos ennemis les trames les plus noires, & c'est dans ce moment critique que vous, citoyen, époux, père de famille, vous voulez confier à d'autres qu'à vous même la garde de vos biens, de vos enfans, de votre femme, & de votre personne. Nos ennemis se revêtent de l'habit patriotique ; à la faveur de cet habit justement estimé, ils conspirent votre perte ; ils vous désignent, vous, comme une victime à leur rage; vous en êtes instruit, vous avez vu le signe funeste, & vous ne vous empressez pas de les en dépouiller pour vous en revêtir : quelle étrange conduite !

A Dieu ne plaise que je cherche ici à capter vos suffrages par les prestiges d'une vaine éloquence ! Prenez y garde, citoyen ; ou la garde nationale doit subsister, & vous devez la com-

poſer, ou il faut ſe réſoudre à appeler dans le ſein de la capitale un grand nombre de troupes étrangères. Le ſervice de l'aſſemblée nationale, du roi, de la famille royale, de l'hôtel de-ville, des ſpectacles, &c. l'exige; & n'avez-vous point à craindre que ces troupes ne ſoient les agens des auteurs de la ſéance royale du 23 juin, du complot du 13 juillet, ou les fauteurs de la conjuration du 10 octobre, hâtez-vous donc de faire ſur l'hôtel de la patrie ce ſacrifice volontaire au bien général, avant que le vœu commun érigé en loi, ne vous contraigne à le faire. Qui peut donc vous arrêter? Et faut-il d'autre motif pour vous décider à vous faire inſcrire ſur l'honorable liſte des ſoldats citoyens? Eh bien! votre honneur vous y convie. Vous êtes enchaînés par votre propre parole, dans ces cahiers interprêtes de vos vœux auprès de la nation; vous avez formellement exprimé celui de vous garder vous-mêmes, & quand votre monarque accède à votre demande, vous ſemblez la rejetter: ainſi l'on dira bientôt pour refuſer à cette ville inconſtante: ce qu'on ne voudroit pas lui accorder, il ſuffit de lui offrir.

L'amour pour votre ſouverain vous en impoſe la loi. Plein de confiance dans ſon peuple, il veut être déſormais gardé par le cœur de ſes

ſujets ; & vous tardez, citoyen, à lui porter l'hommage du vôtre. Libre d'approcher de ſa perſonne ſacrée, vous refuſez l'honneur d'admirer de plus près ſes vertus & de lire ſur ſon viſage le bonheur de vingt - quatre millions d'hommes. O François ! François !

La patrie au berceau attend de vous ce ſervice. Depuis long-temps elle ſollicite l'établiſſement d'un Gymnaſe, où la jeuneſſe françaiſe abâtardie jusqu'à ce jour par la molleſſe, dépoſe enfin cette attitude énervée, contractée ſous le joug de la ſervitude. Arrachez, pères de famille, arrachez du palais de nos Armides les Renauds modernes ; ils ſont vos enfans. Combien ils plairont davantage à vos yeux paternels, couverts du bouclier de la gloire ! Non qu'il faille étouffer dans leur cœur le feu de cette paſſion, principe dans tous les temps d'actions héroïques ; & nous ambitionnerons toujours de recevoir le prix du courage des mains de la beauté : mais il importe à votre repos, à celui de leur famille, à l'honneur de leur pays, qu'ils ne s'abreuvent pas plus long-temps dans la coupe empoiſonnée de la volupté. Cette jeuneſſe, digne, au jugement de tous les citoyens de la capitale, de leur reconnoiſſance par ſon entier dévouement au ſervice public ; la jeuneſſe

s'indigne de ſes fers. Avec quelle ardeur ſon ame échauffée par l'exemple des anciens, ne s'embrâſera-t-elle pas pour cette partie de ſon éducation, trop négligée de nos jours! Elle a appris à école de maîtres éclairés, à regarder comme le premier devoir du citoyen, de veiller à la ſûreté commune, en veillant à la ſienne propre. Elle ſait que le citoyen ſeul avoit droit de porter les armes chez ce peuple vainqueur de l'univers; ſon eſprit aime à ſe reporter aux temps de ces Républiques de l'antiquité, fameuſes par leurs talens guerriers & leur amour pour la liberté. Les Américains, les libres Américains, lui offrent le modèle d'une nation contemporaine, jalouſe de ſa liberté, & redevable à elle-même de ſa conſervation, comme elle en doit la naiſſance à ce jeune héros ſous lequel nous faiſons nos premières armes. Sous ce ciel libre, chaque citoyen eſt ſoldat en naiſſant. Sans recourir aux annales des nations étrangères, pourquoi dans nos mœurs, ce titre de nobleſſe a-t-il été déféré à cette claſſe de perſonnes deſtinées par état à expoſer les premiers leurs jours pour leurs concitoyens, ſinon par ce que la profeſſion des armes eſt la plus utile? Nous leur avons envié cet honneur, & a l'inſtant de le partager avec eux, nous nous en rendrions indignes!

Ah ! qu'elle satisfasse plutôt son goût cettte jeunesse ! comme les Romains, que les athlètes se couvrent dans le champ de Mars d'une poussière glorieuse ! Comme les Grecs, qu'ils endurcissent leurs membres à la fatigue, que leurs nerfs acquièrent de l'adresse par l'exercice, & que leur corps robuste & plein de vigeur nous prépare une milice redoutable à l'ennemi de la patrie !

Mais que vois-je ! tandis que ma plume trace rapidement aux jeunes citoyens une invitation patriotique, plusieurs ont déjà devancé mes vœux, & acquis des droits à ma reconnoissance, par une pratique plus heureuse. Rendus dans le Gymnase desiré, ils sont déjà dressés aux évolutions militaires. Nos ennemis calculent les progrès de cette armée naissante, & les conçoivent à peine.

Continuez, dignes François, continuez de convaincre les hommes, que l'amour de la patrie est le meilleur des maîtres, qu'il peut tout sur des cœurs françois.

Vous êtes les premiers fondateurs de la liberté nationale. Quelle moisson de lauriers vous prépare la postérité ! quelle dette nos neveux contractent dès ce moment envers vous !

Ah ! quand la nature exigera de vous ſon tribut, vous ne mourrez pas tout entiers. Allons, chers camarades, jaloux des ſuffrages des gens de bien, ſûrs de leur eſtime, oppoſons le mépris aux ſarcaſmes des mauvais citoyens, nos détracteurs ; & leurs froides plaiſanteries loin d'ébranler notre courage, nous feront marcher avec plus de conſtance dans cette nouvelle carrière, & couronner avec ſuccès notre honorable entrpriſe. Ainſi, tandis que les repréſentans nation conſolideront l'édifice de la régénération ; tandis que notre commune nous donnera l'exemple du dévouement à la choſe publique, éloignons de ces ſanctuaires de la liberté, les ennemis dont l'audace voudroit en ſuſpendre l'activité. Que l'œil vigilant d'une ſentinelle patriote, aille étouffer, dès leur naiſſance, juſque dans leur cœur, les complots qu'ils trameroient encore ! Qu'il chaſſe les ſoucis du trône de notre monarque bienfaiſant ; qu'il écarte de ſon auguſte compagne les conſeils perfides qui tenteroient d'égarer ſon cœur ! & la reine tiendra les promeſſes de la dauphine.

Si nos concitoyens, ô mes chers camarades, réſiſtent aux motifs que mon foible pinceau a tenté d'eſquiſſer, entraînons-les par notre exemple. Enorgueillis d'être les dépoſitaires des

enfans de notre fouverain, gardons-nous d'abandonner ce Commandant, qui par fa prudence & fon intrépidité dans une expédition d'un nouveau genre, vient d'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de fes vertus guerrières.

OFFRANDE

A M. LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Mon Général, le plus dévoué de vos foldats vous offre en ce moment l'ouvrage du zele le plus pur. Votre patriotifme lui en a infpiré le deffein. Puiffe t-il, en *recrutant* des cœurs à la Patrie, remplir vos vœux ! Cedigne prix de fon foible travail combleroit les fiens.